

averti de ses pratiques, ne les eût rompus. Il fit venir en sa pretence ce Religieux, qu'il chargea d'abord d'injures & de menaces: il l'appella mutin, & seditieux, qualifiant du nom de trahison, le soin qu'il prenoit de semer entre ses Soldats, les éloges de Cortez. Narvaez avoit resolu de le faire arrêter; & il l'auroit exécuté, si Duero ne l'avoit empêché. Les instances du Secretaire luy firent prendre une autre voie, qui fut de luy ordonner de sortir à l'heure même de Zempoala.

Le Licentié Vasquez, qu'on avoit averti, vint à propos, & soûtit, qu'avant que de renvoyer le Pere Olmedo, on devoit assembler tous les Officiers de l'armée, afin de delibérer mûrement sur la réponse que l'on feroit à Cortez; puisqu'il témoignoit tant d'inclination à la paix, & qu'il ne paroissoit pas difficile de l'amener à quelque parti honnête, & convenable à tout le monde. Quelques Capitaines approuverent cette proposition; mais Narvaez la reçut avec une espece d'impatience qui degeneroit en mépris: & afin de répondre tout d'un coup, à l'Auditeur & au Religieux, il ordonna en leur presence, qu'un trompette publiât la guerre, à feu & à sang, contre Hernan Cortez, en le déclarant traître au Roi. On promit une récompense à celui qui le prendroit, ou qui le tueroit; & Narvaez donna sur le champ, ses ordres pour hâter la marche de l'armée.

L'Auditeur Vasquez ne put endurer ce fâcheux contretems, & il ne le devoit pas aussi, ni oublier d'y apporter quelque remede, par son autorité. Il commanda au Crieur de se taire, & fit signifier à Narvaez: *Qu'il ne sortit point de Zempoala, sous peine de la vie; & qu'il n'employât point les armes, sans le consentement unanime de toute l'armée.* Il défendit aux Capitaines & aux Soldats, d'obeir à leurs Commandans; & il poussa les protestations & les réquisitions avec tant de fermeté, que Narvaez aveuglé par sa colere, & perdant le respect qui étoit dû à sa personne, & au caractère de ce Ministre, le fit arrêter honteusement, & traduire en l'Isle de Cuba, sur un de ses navires. Le Pere Olmedo, fort scandalisé de cette action, s'en retourna ainsi sans aucune réponse: & les Capitaines & les Soldats mêmes de Narvaez en furent si outrez, que les plus penetrans voiant maltraiter un Ministre de cette qualité, se trouverent obligez à prendre secrettement quelques

mesures pour maintenir le service de sa Majesté; & les autres, moins sages, eurent sujet de murmurer, & de se dégoûter de leur Capitaine. Ainsi l'insolence de Narvaez établit le bon droit de Cortez, dans l'esprit des Soldats; & les fautes de son ennemi furent avantageuses à la réputation de ce General.

CHAPITRE VII.

Motezuma continuë les témoignages de son affection aux Espagnols. On ne peut se persuader son changement, que quelques Auteurs attribuent aux diligences de Narvaez. Cortez prend la resolution de partir, & l'exécute, après avoir laissé à Mexique une partie de ses Soldats.

Quelques uns de nos Auteurs ont avancé que Narvaez avoit établi une secrete & tres-étroite correspondance avec Motezuma, & qu'il alloit souvent des Couriers de Mexique à Zempoala: que ce fut par cette voie que Narvaez fit entendre à l'Empereur, *Qu'il venoit avec une Commission du Roi d'Espagne, afin de châtier les violences & les injustices de Cortez. Que ce General, & tous ceux qui suivoient ses étendards, étoient des rebelles, bannis de leur Patrie: & qu'ayant appris l'oppression qu'ils faisoient à la personne de sa Majesté, il alloit marcher avec toute l'armée qu'il commandoit, à dessein de luy rendre la liberté, & une entiere & paisible possession de ses Domaines.* Cela étoit chargé d'autres impostures, qui n'avoient pas moins de malignité: & ces Auteurs ajoûtent, que Motezuma charmé de ces belles esperances, entretint intelligence avec Narvaez, & luy fit de grands presens; se cachant de Cortez, & souhaitant rompre enfin sa prison, par ce moïen.

Il est difficile de comprendre comment ces avis pûrent arriver à la connoissance de l'Empereur de Mexique, puisque Narvaez n'avoit aucun Truchement qui pût expliquer ses

intentions aux Indiens, & qu'une negociation si concertée ne pouvoit pas s'établir sur le seul langage des mains. Il ne vint à Mexique aucun Soldat de Narvaez, que le Licentié Guevara & ses Compagnons, que Sandoval y envoia, & qui ne parlerent jamais en particulier à Motezuma: & même, quand Cortez auroit eu assez d'indolence pour souffrir de pareils entretiens, pouvoient-ils s'expliquer sans l'aide de Marine & d'Aguilar, dont la fidelité, rapportée par tous les Historiens, se feroit mal accommodée d'une telle confiance? On doit croire que les Indiens Zempoales reconnurent, à plusieurs marques exterieures, l'opposition & l'inimitié qui étoit entre les deux armées des Espagnols; & que les confidens, ou les Ministres de Motezuma entre ces Peuples, luy en donnerent l'avis: car on ne peut douter qu'il ne l'eût reçu avant que Cortez en fût informé; mais aussi, la conduite qu'il tint en cette rencontre, donne lieu de conclure qu'il avoit le cœur net, & sans preoccupation d'aucun fâcheux préjugé contre le General.

On ne nie pas que cet Empereur ne fit quelques presens considerables à Narvaez; mais cela ne justifie pas davantage l'intelligence qu'on pretend prouver, puisque les Souverains de Mexique avoient accoutumé de regaler ainsi les Etrangers qui abordent sur leurs côtes, ainsi qu'on en usa lorsque l'armée de Cortez y descendit. Motezuma pouvoit, sans aucun artifice, ne donner point de connoissance de cette honnêteté au General; parce que c'étoit un usage établi & réglé, & qu'il faisoit ces presens genereusement, & sans en tirer de gloire. Ce qu'ils eurent de remarquable, fut certaines circonstances qui augmentèrent fortuitement l'estime que l'Empereur avoit pour Cortez; parce qu'à la vûe des presens, Narvaez marqua plus de joie & d'attachement, que la bien-séance n'en demandoit. Il ordonna qu'on les mit à part, après avoir compté le tout avec une application trop scrupuleuse, & sans en faire la moindre gratification, même à ses confidens; & les Soldats, qui sans faire attention sur leur propre avarice, blâment toujours fort volontiers celle de leurs Capitaines, acheverent de perdre le courage avec l'esperance des richesses qu'ils se propoient: & leur intérêt se mêlant alors de juger des motifs de la division, ils trouvoient que Cortez

avoit raison, parce qu'il étoit le plus liberal.

Enfin, le Pere Olmedo revint; & le General trouva dans sa relation, la confirmation de tout ce qu'il s'étoit imaginé sur le sujet de Narvaez. Le mépris que ce Capitaine avoit fait de ses propositions, parut moins sensible à Cortez, en ce qui touchoit sa personne, qu'en ce qui bleffoit la justice de ses pretentions: & il connut par l'emprisonnement de l'Auditeur, qu'un homme qui pouffoit l'insolence jusqu'à ce point-là, étoit bien éloigné des sentimens que le service du Roi doit inspirer. Il écouta sans chagrin, au moins qui parût, les injures & les outrages dont on chargeoit sa conduite à l'égard de Velasquez: & les Auteurs l'ont loüé avec justice, de ce qu'encore qu'on luy eût rapporté de plusieurs endroits, les discours que Narvaez faisoit imprudemment contre son honneur, en luy donnant à tous propos l'infame nom de traître; il n'y répondit par aucune injure, & se contenta, lorsqu'il en parloit, de le nommer simplement Pamphile de Narvaez: ce qui étoit l'effet d'une rare constance, & la marque d'une ame fort élevée au-dessus des passions; puisqu'on ne scauroit trop estimer un cœur qui reçoit les outrages, sans qu'ils donnent aucune atteinte à sa moderation.

Ce qui servit à consoler Cortez de ces mépris, fut la connoissance que le Pere Olmedo luy donna, de la bonne disposition qu'il avoit trouvée dans l'esprit des Soldats de Narvaez, dont la meilleure partie souhaitoit la paix, & avoit peu d'attachement au caprice du Commandant. Cortez en conçut l'esperance de luy faire la guerre, ou de l'amener à l'accocommodement qu'il desiroit, en considerant la valeur des Soldats qu'il conduisoit, & la molesse ou le dégoût de ceux de son ennemi. Il communiqua cette pensée à ses Capitaines: & après avoir balancé les inconveniens qui se presentoient de tous côtes, ils trouverent que le parti le plus sûr, ou le moins hazardeux, étoit de se mettre en campagne, avec le plus grand nombre de troupes qu'il seroit possible d'assembler; de faire joindre celles des Indiens qu'on avoit levez à Tlascalala & à Chinantla, & de s'avancer en corps d'armée vers Zempoala: mais toujours dans la resolution de s'arrêter en quelque lieu, où on pût renouer de plus près un traité de paix, d'autant plus avantageux, qu'on le feroit les armes à

la main ; & de se trouver aussi en un poste, où on pût recueillir les Soldats de Narvaez qui voudroient abandonner son parti. Cette délibération publiée entre les Soldats, fut reçue avec de grands applaudissemens, qui marquerent leur joie. Ils n'ignoroient pas l'inégalité qui se trouvoit entre leurs forces & celles des ennemis ; mais ils étoient si éloignés de craindre à la vûe du peril, que les Soldats les moins affectionnez disputoient néanmoins aux autres, la gloire de servir en cette expedition : & le General fut obligé d'user de prieres, & même d'autorité, lorsqu'il falut nommer ceux qui devoient rester à Mexique ; tant ils avoient de confiance, les uns sur la prudence, les autres sur la valeur, & presque tous sur le bonheur de leur General. C'est ainsi qu'ils appelloient cette repetition continuelle de favorables succez, qui luy faisoient obtenir tout ce qu'il se propoisoit : qualité fort imperieuse sur l'esprit des Soldats ; & qui le seroit encore davantage, s'ils sçavoient rapporter à leur Auteur, ces effets imprévus qu'ils nomment *heureux hazard*, parce qu'ils viennent d'une cause qu'ils ne comprennent pas.

Cortez passa de cet endroit, à l'appartement de Motezuma, pour l'informer du voiage qu'on avoit resolu, & qu'il vouloit colorer de quelque pretexte specieux, sans luy découvrir son inquietude. Mais l'Empereur l'obligea de suivre une autre metode, en commençant ainsi la conversation : *Qu'il avoit remarqué, depuis quelques jours, beaucoup de chagrin sur son visage, & qu'il le croioit causé par la conjoncture qui se presentoit ; aiant reçu divers avis que le Capitaine de sa Nation, qui étoit à Zempoala, avoit de mauvais desseins contre Cortez, & contre ceux qui suivoient ses ordres. Qu'il n'étoit pas surpris qu'ils fussent broüillez ensemble pour quelque querelle particuliere ; mais de ce qu'étant l'un & l'autre Sujets d'un même Prince, ils commandoient à deux armées qui paroissent ennemies ; puisqu'il falloit nécessairement, qu'au moins l'un des deux Commandans fût hors des termes de l'obeissance qu'il devoit à son souverain.* Le General, qui ne croioit pas que Motezuma fut si bien instruit, auroit pû être embarrassé de la conclusion de son discours, qui le surprit ; & même il en sentit quelque trouble intérieur : mais sa vivacité, qui le tiroit toujours de pareilles affaires, luy fit répondre sur le champ : *Que ceux qui avoient averti l'Empereur,*
de la

de la mauvaise volonté de ces hommes, & des imprudentes menaces de leur Chef, luy avoient mandé la verité ; & qu'il venoit avec dessein de luy communiquer cette affaire. Qu'il n'avoit pu luy rendre ce devoir plutôt ; parce que le Pere Olmedo n'étoit venu que depuis un moment, luy donner avis de cette nouvelle. Qu'encore que ce Capitaine de sa Nation témoignât quelques emportemens mal à propos, on ne devoit pas le considérer comme un rebelle, mais comme un homme abusé par le pretexte specieux du service de son Prince ; parce qu'il étoit envoyé comme Substitut & Lieutenant d'un Gouverneur mal informé, qui residant en une Province fort éloignée de la Cour d'Espagne, n'étoit pas instruit de ses dernieres resolutions, & s'étoit vainement persuadé que les fonctions de cette Ambassade luy appartenoient : mais que tout l'appareil de sa pretention imaginaire seroit bien-tôt dissipé, sans autre diligence, que celle de signifier à ce Lieutenant, les pouvoirs en vertu desquels il avoit une pleine autorité de commander à tous les Capitaines & Soldats qui aborderoient sur ces côtes : & qu'avant que l'aveuglement de ce nouveau venu l'engageât plus mal à propos, il avoit resolu d'aller à Zempoala, avec une partie de ses troupes ; afin de donner ordre à renvoyer au plutôt les Espagnols qui y étoient, & leur déclarer qu'ils devoient maintenant respecter les Peuples de l'Empire de Mexique, comme étant sous la protection de son Roi, & du leur : ce qu'il alloit exécuter promptement, se voyant obligé de precipiter son départ, par le juste empressement qu'il avoit, d'empêcher qu'ils ne s'approchassent plus près de sa Cour ; puisque cette troupe étant composée de Soldats moins sages & moins disciplinez, que les siens, c'étoit une forte raison pour ne se fier pas entierement à leur voisinage, sans courir risque d'exciter quelque mouvement dangereux entre les Sujets de sa Grandeur.

Cortez interessoit ainsi l'Empereur, dans la resolution qu'il avoit prise : & ce Prince, qui sçavoit les vexations dont les Zempoales se plaignoient avec justice, loüa l'attention que le General avoit au repos de ses Sujets ; approuvant fort qu'il prît le soin d'éloigner de sa Cour, des Soldats d'un procedé si violent. Néanmoins, comme ils s'étoient déjà déclarez ennemis de Cortez, & sçachant d'ailleurs que leurs forces étoient superieures à celles de ce General, Motezuma crut qu'il y auroit de la temerité, de l'exposer au hazard d'être prevenu par ces troupes, & d'en être envelopé : sur quoy il luy

offrit d'assembler une armée, pour soutenir la sienne en cas de besoin, dont les Chefs recevoient ses ordres, & seroient chargez de luy obeir, & de respecter sa personne comme celle de l'Empereur. Il redoubla plusieurs fois ses instances sur cet article, avec un empressement qui parut tout-à-fait sincere, & nullement affecté. Cortez le remercia tres-humblement de ses offres, & se défendit de les recevoir, parce qu'à la verité il avoit peu de confiance aux Mexicains, & qu'il ne vouloit pas tomber dans la faute de mandier du secours à des gens qui pouvoient se rendre les maîtres; sachant bien quel est l'embarras dans les actions de guerre, d'avoir en même-tems la tête engagée, & le flanc exposé.

Le General aiant donné cet adoucissement aux motifs qui l'obligeoient à faire le voiage de Zempoala, employa ses soins aux preparatifs qui étoient nécessaires, toujours dans le dessein de se servir des intelligences qu'il avoit parmi les Soldats de Narvaez, avant que celui-ci se fût mis en campagne. Il resolut de laisser à Mexique quatre-vingt Espagnols, sous le commandement de Pierre d'Alvarado, qui luy parut le plus capable de s'acquiescer de cet emploi, parce qu'il avoit gagné l'affection de Motezuma, & qu'aiant de la valeur & de l'entendement, il étoit encore tres-adroit Courtisan, dont les manieres d'agir, libres & engageantes, avoient de plus toute la resolution nécessaire pour ne pas se rebuter des difficultez, & pour prendre sur son esprit ce qu'il ne pouvoit tirer de ses forces. Cortez luy recommanda, sur tout, de conserver à Motezuma cette espece de liberté qui l'empêchoit de sentir les dégoûts de sa prison; observant néanmoins, autant qu'il seroit possible, que ce Prince ne songeât à quelques secretes pratiques avec les Mexicains. Il laissa en sa charge le tresor du Roi, & celui des particuliers. Enfin, il luy representa de quelle importance il étoit, de conserver le poste qu'ils occupoient en cette Cour, & la confiance de l'Empereur; ces deux points étant la regle & le but de toutes ses actions, il ne devoit point les perdre de vûe, puisqu'ils faisoient tout le fondement de leur commune sûreté.

Il ordonna aux Soldats, d'obeir à leur Capitaine, & de servir Motezuma avec encore plus de respect & de soumission, qu'ils n'avoient fait jusqu'à ce tems-là, & qu'ils entretenissent

toujours une parfaite corespondance avec les personnes de la Maison & de la Cour de l'Empereur. Il les exhorta encore à conserver une grande union entre-eux, & beaucoup de moderation avec les Mexicains.

Cortez dépêcha en même-tems, un Courier à Sandoval, avec des ordres de venir au-devant de son armée, ou de l'attendre avec les Espagnols qu'il commandoit, en quelque poste où ils pussent se joindre sans obstacle, & de laisser la Forteresse de Vera-Cruz à la garde des Indiens alliez, ce qui étoit presque la même chose que de l'abandonner entierement: parce qu'il n'étoit pas tems de separer ses forces; & que cette fortification, capable d'être défenduë contre les Indiens, ne l'étoit pas pour resister contre des Espagnols. Il fit provision de vivres en suffisante quantité, pour ne pas être obligé d'avoir recours à la Providence, ou à l'extorsion sur les pauvres Païsans. Enfin, après avoir assemblé les Indiens propres à porter les bagages, le General aiant marqué l'heure du départ au point du jour, fit dire une Messe du Saint Esprit, où il assista avec tous ses Soldats; afin de recommander à Dieu le bon succes de cette expedition: Sur quoy il protesta devant l'Autel, qu'il n'avoit en vûe que son service, & celui du Roi, inseparables en cette occasion: qu'il n'étoit poussé par aucun motif de haine ou d'ambition; & que cette consideration seroit toujours devant ses yeux, dans la confiance qu'il avoit que la justice de sa cause s'expliquoit assez d'elle-même, devant Dieu & devant les hommes.

Après cela, le General allant prendre congé de Motezuma, luy fit de tres-humbles prieres, *D'honorer de sa protection ce petit nombre d'Espagnols qu'il laissoit en sa compagnie: Qu'il ne les abandonnât pas, en se separant d'avec eux; parce que le moindre changement, ou la moindre diminution de ses faveurs en leur endroit, pourroit attirer d'extrêmes maux, qui demanderoient d'extrêmes remedes, si les Sujets de sa Grandeur reconnoissoient quelque alteration en son procedé: Et que partant d'auprès de luy comblé de ses bien-faits, il seroit au desespoir d'avoir quelque sujet de s'en plaindre à son retour.* Il ajoûta: *Que Pierre d'Alvarado demeureroit, pour représenter sa personne; Et qu'ainsi, comme les prerogatives attachées à la qualité d'Ambassadeur luy étoient dûës en son absence, il luy laissoit aussi toute l'obligation de rendre à sa*

Grandeur le tres-humble service qu'il luy avoit vouë. Qu'il esperoit revenir bien-tôt en sa presence, libre de tous ces embarras; afin de recevoir ses ordres, preparer son voiage, & porter à l'Empereur son Maître, avec les presens de sa Grandeur, l'assurance de son amitié & de son alliance, qui seroit pour son Prince, un joyau d'un prix inestimable.

Motezuma parut encore affligé, de ce que Cortez se mettoit en campagne, avec des forces si disproportionnées à celles de son ennemi. Il luy dit: *Que s'il avoit besoin du secours de ses armes, afin de mieux faire comprendre ses raisons, qu'il différât d'en venir à une rupture ouverte, jusqu'à ce qu'on eût assemblé un corps de ses Sujets, qu'il tiendrait prêt à marcher, en tel nombre qu'il plairoit à Cortez. Il luy donna sa parole de ne point abandonner les Espagnols qu'on luy laissoit avec Alvarado, & de ne point changer de logement durant son absence.* Herrera ajoute que l'Empereur, suivi de toute sa Cour, accompagna fort loin le General: mais par une malice premeditée, cet Auteur attribue la civilité extraordinaire de Motezuma, au desir qu'il avoit de se voir délivré des Espagnols; supposant qu'il étoit déjà dégoûté de Cortez, & qu'il le haïssoit. Ce qui paroît, est qu'il garda fidelement sa parole, en demeurant dans son appartement, & dans les termes de la bienveillance pour les Espagnols; quoyqu'on eût excité de grands troubles, qu'il pouvoit appaiser en retournant à son Palais: & tant en ce qu'il fit pour défendre les Espagnols qui étoient auprès de sa personne, qu'en ce qu'il ne voulut pas faire contre les autres, durant que leurs forces étoient ainsi desunies; il est aisé de reconnoître qu'il fut toujours constant dans la sincerité de ses intentions pour eux. Il est vrai qu'il souhaitoit de les renvoyer, parce que le repos de son Etat le demandoit ainsi; mais il ne prit jamais la résolution de rompre avec eux, ni de cesser de respecter l'engagement de la sauve garde Roïale qu'il leur avoit accordée: & quoyque ces attentions ne soient pas d'un Prince barbare, & qu'elles paroissent peu convenables au caractère de Motezuma, on doit regarder cette revolution d'esprit & de cœur, comme une de ces merveilles dont il plut à Dieu de faciliter la conquête de cet Empire. En effet, cette inclination & cette crainte respectueuse qu'il avoit pour Cortez, heurtoient de droit fil son orgueilleuse fierté: & ces

deux mouvemens, si oppolez à son genie, tenoient sans doute du Ciel tout ce qu'ils n'avoient point de la Nature.

CHAPITRE VIII.

Cortez marche vers Zempoala: & sans obtenir les troupes qu'il esperoit tirer de Tlascala, il poursuit sa marche jusqu'à Motalequita, où il reprend la negociation d'un traité de paix; mais aiant reçu une nouvelle injure, il se resout à la guerre.

ON commença la marche, suivant le chemin de Cholula, avec toutes les précautions qui établissent la sûreté d'une armée, & que les Soldats observent aisément, lorsqu'ils sçavent la guerre, & qu'ils sont accoutumés à obeir sans raisonner. Ils furent reçus en cette Ville, avec un empressement agreable; la crainte servile qui avoit enseigné la soumission à ce Peuple, étant déjà convertie en une veneration respectueuse. L'armée passa de ce lieu, à Tlascala, où elle trouva un magnifique cortège, composé de la Noblesse & des Senateurs, qui vinrent au-devant d'elle, à demi-lieuë de cette Ville. L'entrée que les Espagnols y firent fut celebrée par des démonstrations de joie qui répondoient au nouveau mérite qu'ils avoient acquis, par la prise de Motezuma, & par la mortification de l'orgueil des Mexicains; circonstances qui redoublerent les applaudissemens, & le bon traitement qu'on fit à l'armée. Les Senateurs s'assemblerent aussi tôt, afin de déliberer sur la réponse qu'on devoit faire à Cortez, & sur les troupes qu'il avoit demandées à la Republique: sur quoy nous trouvons une autre guerre entre les Auteurs, qui ne s'accordent point sur cet article; malheur ordinaire aux Relations qui traitent de la conquête des Indes, & qui nous obligent quelque-fois à embrasser le vrai-semblable, & d'autres fois à chercher le possible avec peine. Bernard Diaz dit que Cortez demanda quatre mille hommes au Senat, & qu'on les luy refusa, sous pretexte qu'ils n'osoient prendre les armes contre